

## Une présence faite d'absence<sup>1</sup>

Je vais dire quelques mots à partir de ce qui est dit — dans un film<sup>2</sup> — par un de mes anciens analysants sur son analyse. Ce n'est pas l'usage et c'est occuper une place bien singulière que de le faire. Dans ce film, plusieurs analysants parlent de leur cure, du pourquoi de cette cure et de ses effets. Aujourd'hui je me focaliserai sur ce qui est dit par cet analysant-là — qui fait passer quelque chose de très privé au très public.

Je m'autorise de le faire parce qu'il me nomme, de mon nom propre. Mais quelle pertinence cela peut-il avoir ? Quelle pertinence a mon intervention ? Qu'est-ce que je peux dire de spécifique qu'un autre analyste ne pourrait dire ? Je serais tenté de répondre : rien ou toute autre chose. Parce que justement dans cette expérience tout analyste peut reconnaître dans cette place l'adresse du transfert. Qu'est-ce que ça souligne cette sorte de confrontation analysant-analyste ? Que finalement ce n'est pas la vérité qui est en jeu mais une « forme » — Lacan utilise le terme d'en-forme de la vérité.

Cependant dans ce discours, dans cette adresse à un public indistinct, il me tend un miroir. Il réfléchit sur sa cure et offre cette réflexivité. C'est la lettre adressée à l'Autre et prolongée, *purloined*<sup>3</sup>.

Je ferai deux ou trois remarques et m'arrêterai sur un autre point. Ce qui m'importe aussi dans cette adresse, c'est qu'il s'agisse de reconnaissance. Il se fait reconnaître comme celui qui a traversé cette expérience, « l'expérience disposée de la cure », selon la formulation de Lacan. Et il reconnaît ce qu'il doit à la psychanalyse, sa dette, « Merci la psychanalyse » dit-il, ce témoignage est un essai pour s'acquitter de sa dette, un essai de régler sa dette.

Il décortique les symptômes [ce que vous avez vu ou verrez dans le film], son angoisse, son rapport au fric, payer ses séances, s'allonger, ne pas s'allonger, les interventions de l'analyste — « ah bon ? » — la production de rêves, la souffrance mise en jeu dans la cure, les moments où il ne dit rien mais où il agit, où il mime en séance quelque chose qui le dépasse — toutes ces choses coulées dans le quotidien de la cure.

Ce qui est venu d'emblée à ce visionnage, c'est l'épaisseur de la vérité : il y a une pente très forte à vouloir corriger le discours de cet analysant dans le registre du : « ça ne s'est pas passé tout à fait comme ça », comme s'il s'agissait

---

<sup>1</sup> Intervention présentée à Bruxelles le 13 mai 2012 dans le cadre d'une matinée de l'EpSF « Fin de cure, passe, École, association ».

<sup>2</sup> Il s'agit du film-documentaire *Nos inquiétudes* réalisé en 2003 par Judith Du Pasquier et projeté à Bruxelles après l'intervention de Jean-Guy Godin ce jour là. NDLR.

<sup>3</sup> *The purloined letter* d'A. E. Poe. NDLR.

d'obtenir une vérité, véritable comme la vérité d'un magnétophone, comme si m'agaçait la reprise par le patient de sa vérité dans son fantasme.

Mais, comme le souligne Lacan, si dans l'analyse il y a quelque chose qui ressemble à l'attelage de deux personnages, il n'y a qu'un seul sujet : « à vrai dire Un +a », dit-il. Par ce témoignage je suis re-poussé à la place acéphale du metteur en acte, de celui qui, mis en position d'agent, se laisse être l'effet de ce dont il est cause. Cela, c'est le discours analytique tel que Lacan l'écrit avec ses quatre lettres : a, \$, S1, S2. Cette place de *a* soutenue par le S2 (savoir en place de vérité) agissant sur le sujet qui parle, produit des signifiants maîtres et modifie à son tour le savoir (inconscient) en jeu pour le sujet puisqu'il s'agit dans l'analyse de reproduire le signifiant qui ordonne le discours, et ça repart pour un autre tour. L'analyste se glisse dans ce costume de la cause du désir, tout comme Hamlet est poussé par le spectre qui lui parle vers cette place bizarre « Glisse-toi entre ta mère et son âme », lui dit-il, et il lui indique la place qu'il doit occuper pour convaincre sa mère.

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Reformulons pour résumer le fonctionnement du discours analytique : le *a* en haut à gauche se soutient de S2, du savoir en place de vérité. « C'est de là qu'il interpelle le \$, ce qui doit aboutir, [dit Lacan] à la production du S1, du signifiant dont puisse se résoudre quoi ? son rapport à la vérité ».

En passant, cela nous dit quelque chose aussi sur le fait que dans le dispositif de la passe, l'analyste du passant n'y a pas de place — si ce n'est exceptionnelle et limitée : on peut faire appel à son témoignage, mais rien n'a été dit sur le rôle effectif qu'il peut avoir lorsque cela a été le cas.

Pour ce savoir, il faut payer, comme le dit une analysante dans ce film : « On dit des trucs pas marrants et en plus on paye. » Je dirais que c'est parce qu'on paye qu'on peut dire des trucs pas marrants, comme me le disait un analysant dont j'avais augmenté le prix des séances : « Maintenant je vais pouvoir vous dire des choses horribles que je gardais pour moi, parce que je pensais que je ne vous payais pas assez cher pour que vous les entendiez. » Mais on paye le prix du savoir qui est pris dans ces « trucs pas marrants ».

À la fin du séminaire *Le désir et son interprétation*, dans la dernière séance, Lacan s'arrête sur une définition de la psychanalyse. Celle-ci : « L'analyse n'est pas une simple reconstruction du passé, l'analyse n'est pas une réduction à des normes préformées, l'analyse n'est pas un *epos*, l'analyse n'est pas un *éthos*<sup>4</sup> ». Et il nous propose une formulation que j'affectionne : « L'analyse si je la comparais à quelque chose, c'est à un récit qui serait tel que le récit lui-même soit le lieu de la rencontre dont il s'agit dans le récit. » C'est un croisement, un nœud, n'est-ce pas, qui est proposé comme définition de la

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, séance du 1<sup>er</sup> Juillet 1959, séminaire inédit. Les citations qui suivent sont extraites de cette séance.

cure analytique. Le récit, c'est ce texte, ce sont ces signifiants parlés dans la cure et dont le lest, le poids, est constitué par cette rencontre, la jouissance (de l'Autre) qui s'habille du symptôme. Et c'est cette rencontre qui, en somme, doit se redupliquer dans la cure, qui doit y être reproduite. Le récit d'une rencontre doit se retrouver avec la rencontre reproduite dans le récit de la cure. Et le désir que le sujet doit rencontrer, c'est le désir de l'Autre.

Il y a donc deux axes dans la cure : l'axe des signifiants, d'un côté, de la parole en prise avec cet axe, de l'autre côté, l'axe de la jouissance qui doit être reproduite dans la cure. « Nous sommes les entremetteurs qui procédons à l'avènement du désir. » Nous nous trouvons être celui qui s'offre comme support à toutes les demandes et qui ne répond à aucune, nous dit Lacan. Mais ce n'est pas dans cette non-réponse que se trouve le ressort de notre présence.

Et Lacan continue ainsi : « Est-ce que nous ne devons pas faire une part essentielle à ce qui se reproduit à la fin de chaque séance et qui est immanent à toute situation pour autant que notre désir doit se limiter à ce vide, à cette place que nous laissons au désir pour qu'il s'y situe, à la coupure ? À la coupure qui est sans doute le mode le plus efficace de l'intervention et de l'interprétation analytique. »

C'est ici, avec ce terme de présence, que je voudrais revenir maintenant à ce que déclare cet analysant et qui explique aussi l'hétérogénéité des places qu'occupent l'analysant et l'analyste. Il vient à parler du silence de son analyste. Il bute sur « mon » silence dit-il, les guillemets sont là pour faire porter le doute sur le possessif, et il en parle comme d'une absence. Mais il en parle selon moi sur un autre ton, une autre expression, (comme en italique), une autre mimique qui installe une légère rupture dans le témoignage. Cette séquence me paraît ressortir différemment de son texte un peu comme ces éléments hallucinés dans le souvenir-écran qu'analyse Freud (la couleur jaune des fleurs) ou encore la singulière brillance du visage de Signorelli qui le regarde dans le temps où son nom échappe à Freud, au moment où il oublie son nom, et qui signent une certaine attache du récit au réel, une marque d'accroche du réel et du symbolique, là où la parole serait accrochée à l'écrit, à la lettre.

L'analysant dans ce moment-là essaye de rendre compte d'un réel en jeu, de quelque chose qui échappe à la parole : « Le silence », dit-il, « son silence à lui, pas le mien, quand je parlais — et son espèce de silence qui était plus silencieux que le silence. Je le sentais absent, moi à ce que je disais, c'était assez important, il faisait une fausse absence... aujourd'hui je le sais. »

C'est me semble-t-il le témoignage de ce moment où l'analyste a disparu du texte, confondu dans le texte à cette place d'objet *a* où il est ajouté au texte du patient, réellement. C'est la pointe la plus extrême de cette hétérogénéité. C'est comme la photographie d'un moment que je ne peux pas reconnaître, où « "Je" — n'était plus qu'un objet ». La photographie d'un objet ; « n'était plus qu'un objet », j'ai écrit cela avec une coloration péjorative par

laquelle peut s'exprimer une des formes de négation par l'analyste de son acte, une des formes de ce rapport bizarre qu'entretient l'analyse avec son acte.

C'est cette expérience de divergence, de cet impossible qui m'a été rendu « possible » — me semble-t-il — avec ce témoignage.